

Le prince des annonceurs se confie Entretien avec Roger Baulu

Yves Beauregard

Number 23, Fall 1990

À l'antenne du passé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beauregard, Y. (1990). Le prince des annonceurs se confie : entretien avec Roger Baulu. *Cap-aux-Diamants*, (23), 38–41.



Âgé de 80 ans, Roger Baulu anime encore chaque semaine une émission de trois heures sur les ondes de CKAC à Montréal. (Archives de CKAC, Montréal).

Le prince des annonceurs se confie

ENTRETIEN AVEC

ROGER BAULU

propos recueillis par Yves Beauregard*

Y.B. Monsieur Baulu, dites-nous quelques mots de vos origines et de vos débuts à la radio?

R.B. C'est une longue histoire. Je suis né à Montréal de parents français. Mon père était poitevin. Il est venu ici au tournant du siècle. Ma mère était née ici.

J'ai commencé à faire de la radio il y a très longtemps. J'avais pas tout à fait 20 ans. J'en ai aujourd'hui 80. Ça fait 60 ans et je suis toujours là. J'étais journaliste au journal *Le Canada* dans le temps d'Olivar Asselin. C'est ce dernier qui m'a engagé. Assez curieusement, il m'a demandé un jour, alors que la radio commençait, de rédiger un bulletin de quinze minutes et d'aller le diffuser au poste CFCF, où travaillait le fameux annonceur huron Oscar Bastien. Vous savez que ce dernier est toujours vivant à 96 ans. Je le vois une fois par an. C'est lui qui m'a amené au micro de CFCF, la plus ancienne station radiophonique à Montréal, fondée en 1919. Bastien y faisait deux ou trois heures d'émissions en français sur les ondes de ce poste anglais. J'ai donc commencé peu à peu ma carrière radiophonique dans ce poste, tout en demeurant toujours au service d'Olivar Asselin.

Un jour, les propriétaires du poste CKAC, première station de langue française en Amérique du Nord depuis 1922, me demandent d'aller les rencontrer et m'offrent un emploi d'annonceur. Jusqu'alors, je gagnais 15\$ par semaine et c'était beaucoup d'argent à l'époque. Pour ce salaire, je traduisais six colonnes de dépêches, réalisait un reportage par jour pour *Le Canada* et j'allais faire un programme de radio à CFCF. Quand CKAC m'a offert 25 \$, je n'ai pas hésité. Cela m'a permis de me marier. Je suis alors entré à CKAC et j'y suis encore.

Y.B. Quelle était votre formation?

R.B. Comme j'habitais Outremont, je suis d'abord allé à l'école Querbes jusqu'en huitième année. Pierre Dansereau était mon confrère. Pour la neuvième et la dixième année, je me rendais à l'école supérieure Saint-Louis du Mile-End. Je ne suis jamais allé à l'université. Mon père n'en avait pas les moyens.

Y.B. Qu'est-ce que c'était le poste CKAC à l'époque et quelles y furent vos premières fonctions?

R.B. C'était le grand poste francophone de Montréal, et il appartenait

au plus grand journal francophone de Montréal: *La Presse*.

Ceux qui étaient là à cette époque, les Louis Bélanger, Alain Gravel, sont morts depuis longtemps. Lorsque j'ai commencé, nous étions trois annonceurs et quand CKAC eut une programmation de 24 heures par jour, je travaillais le jour et la nuit. Je dormais trois ou quatre heures. Il fallait le faire car nous n'étions pas nombreux.

A mes débuts à CKAC, le poste logeait dans l'édifice de *La Presse*, dans le Vieux Montréal, entre les rues Saint-Jacques et Notre-Dame, coin rue Saint-Laurent. Il y a soixante ans de cela et depuis lors CKAC a gardé pour moi, malgré les nombreux changements de propriétaires et mes quelques séjours à d'autres postes, une attention toute particulière.

Y.B. Est-ce que la Seconde Guerre mondiale a beaucoup marqué la radio et a affecté votre carrière?

R.B. Énormément. Lorsque le conflit à commencé, Le poste CBF (Radio-Canada), fondé en 1936, m'a engagé. Je me rappellerai toujours de ce moment car le président de *La Presse*, en même temps propriétaire de



ROGER BAULU, animateur

LA POULE AUX OEUFS D'OR

maintenant au canal 11



JACQUES NORMAND et ROGER BAULU

LES COUCHE-TARD

maintenant au canal 11



Roger Baulu anime sur les ondes de la télévision de Radio-Canada le premier jeu télévisé au pays: «La poule aux œufs d'or». (Archives de Cap-aux-Diamants).

Jacques Normand et Roger Baulu, les deux vedettes de la célèbre émission de Radio-Canada: «Les Couche-Tard». (Archives de Cap-aux-Diamants).

CKAC Pamphile Du Tremblay, m'a fait venir à son bureau. Il m'a alors dit «Vous êtes un ingrat. Vous voulez nous abandonner! C'est nous qui vous avons fait». Je lui ai dit alors: «Payez-moi le salaire qu'ils m'offrent». «Vous demandez combien?» dit-il. «Trente cinq dollars» lui dis-je! «Mais c'est le prix que l'on paie pour notre rédacteur en chef! Nous n'avons pas les moyens...»

À Radio-Canada, j'ai fait des émissions de guerre. Le rôle informatif de la radio à cette époque était très important. Nous avions des correspondants un peu partout, Paris, Berlin... les Marcel Ouimet, Paul Dupuis, René Lecavalier. J'interviewais ces gens-là afin de faire connaître ce qui se passait de jour en jour sur tous les fronts.

C'était une période extraordinaire que celle de la guerre. Pour le public, la guerre c'était loin. Il fallait quand même le tenir au courant... Que dire des réactions lorsque la France est tombée...

Toutefois, les émissions d'alors visaient à mousser le patriotisme. Il fallait influencer les jeunes afin qu'ils s'enrôlent dans l'armée. Beaucoup de jeunes s'engageaient car c'était une époque où le travail se faisait rare et l'armée donnait une solde de 1,50 \$ par jour.

Y.B. En 1952, la télévision fait son apparition au Québec et elle apporte une nouvelle dimension à votre carrière.

R.B. Oui, dès les débuts, Radio-Canada m'a demandé de travailler à la télévision. Même si j'avais de l'expérience derrière un microphone, parler devant des caméras était un peu intimidant au début. Cependant, au bout de deux émissions, je m'exprimais aussi aisément qu'à la radio.

Vous savez que j'ai animé, dès la fin des années cinquante, le premier quiz télévisé au Canada: *La Poule aux œufs d'or*. C'était Molson qui en était le commanditaire et Henri Bergeron était l'annonceur... Suzanne Lapointe, Lizette Gervais, Hélène Bé-

dard ont été, chacune à leur tour, les hôtes.

La Poule aux œufs d'or a duré pendant sept ans et avait une grande popularité dans la province de Québec. Cette émission fut d'abord diffusée le samedi soir, puis par la suite en soirée du lundi. Molson faisait cette émission à Saint-Laurent dans le sous-sol de l'église. Les gens venaient de partout dans l'espoir d'être choisis comme concurrents pour gagner des prix.

Y.B. Parlez-nous des *Couche-Tard*!

R.B. Cette émission débuta en 1967, l'année de l'Exposition universelle. Nous faisons deux émissions par semaine et nous étions privilégiés car nous recevions tous les invités prestigieux venus pour cette occasion à l'île Sainte-Hélène. En français ou en anglais, ces célébrités venaient causer et plaisanter avec nous: les Yves Montand, Jack Benney... Le choix de Jacques Normand comme co-animateur ne fut point une affaire difficile

car il est un grand ami. Il est un bonhomme extraordinaire.

Y.B. Votre métier d'annonceur et d'animateur vous a-t-il amené à vous



Un jeune annonceur à ses débuts à CKAC. (Roger Baulu. CKAC, une histoire d'amour, 1982).

soucier de la langue française et de sa qualité?

R.B. Cela demeure l'une de mes grandes préoccupations. La langue française, c'est la langue française! Au Québec, parlons le français, le français pur, pas d'anglicismes, avec les mots qu'il faut, les mots justes. J'en ai parlé pendant tant d'années de la qualité du français...

La plupart du temps, je regarde la télévision de langue française. Cependant, j'écoute aussi la radio et la télévision américaines car je parle aisément les deux langues. Mon épouse est américaine de naissance. Je parle chez moi autant anglais que français, sauf devant les enfants. Mon épouse répond en anglais, mais les enfants et petits enfants parlent en français, parce que pour moi c'est essentiel.

Y.B. Êtes vous un amateur d'histoire?

R.B. Oui et je trouve cela dommage que l'on ne l'enseigne pas plus! L'histoire c'est très important, non seulement l'histoire universelle, mais aussi l'histoire du Canada et du Québec afin de savoir ce qui se passait chez

nous, pourquoi telle ou telle chose. Moi je place l'histoire avec un très grand H, une majuscule... Je lis *Historia* depuis que cette revue existe...

Y.B. Qui vous a initié aux plaisirs de la pêche et de la chasse?

C'est mon père! Je me souviendrai toujours, j'avais 5 ans et demi ou 6 ans, quand mon père, qui aimait la pêche, m'a amené sur la rivière des Prairies en chaloupe et j'y ai pêché un bel achigan de 5 livres et demi. C'est le seul poisson que nous avons attrapé ce jour-là et c'est moi qui l'ai eu. Depuis ce temps, je suis devenu un pêcheur chevronné. Cette passion que j'ai pour la chasse et la pêche s'est exprimée dans trois volumes publiés aux éditions *La Presse* et *Libre Expression*.

Y.B. Cette passion vous l'avez partagé quelques fois avec des célébrités internationales.

R.B. En effet, et parmi celles-ci, il y eut Martine Carol que j'avais rencontrée lors de son passage à Montréal. Comme elle avait trois jours libres, je l'ai amené à la pêche. Les pêcheurs et le personnel du club n'en croyaient pas leurs yeux. Était-ce vraiment Martine Carol? Baulu connaît Martine Carol? Ils étaient estomaqués surtout lorsque cette dernière m'a fait la bise... J'ai amené aussi Georges Brassens à la pêche et à la chasse. C'était un bonhomme extraordinaire. J'ai passé des jours et des nuits avec lui. Il racontait des anecdotes, parlait des gens qu'il a connus, il confiait des choses comme on le fait entre pêcheurs, même si ça mord pas lorsqu'on bavarde...

Y.B. Comme amateur de chasse et de pêche, est-ce que la protection de la nature vous préoccupe?

R.B. Considérablement! Je crois avoir fait plus d'une trentaine d'émissions, à radio et à la télévision, sur la chasse et la pêche et jamais je n'ai oublié dans celles-ci de parler d'écologie, de préservation du territoire et de la faune. Ça c'est un truc qui me tient à cœur.

Le Québec, immense, plusieurs fois la France, est très beau. Je vais cha-

que année dans le Grand Nord, au lac George, avec Louis-Paul Allard, président de la Fondation québécoise de l'environnement, et là nous chassons nos quotas de caribous, nous



Martine Carol en compagnie de Roger Baulu. (Roger Baulu. CKAC, une histoire d'amour, 1982).

pêchons des truites grises et des saumons... C'est un véritable paradis qu'il faut préserver.

Y.B. Après une carrière de soixante ans, que pensez vous de la radio aujourd'hui?

R.B. Vous savez, la radio est concurrencée depuis une trentaine d'années par la télévision. Les gens n'écoutent plus autant la radio qu'autrefois. Il fut un temps, avant l'arrivée de la télévision, où la radio faisait intimement partie de la vie quotidienne, par ses radioromans, ses quiz, ses émissions de variétés. La radio, c'était extrêmement important. Partout, à la maison ou ailleurs, les gens écoutaient attentivement la radio. C'était une grande époque...

Lorsque l'on écoute la radio aujourd'hui, à l'exception de très peu de postes et d'émissions, ce que l'on écoute c'est du «yak» et du «yak»...Il y a Radio-Canada que j'écoute entre autres, car CBF m'apporte d'heure en heure les nouvelles, et c'est extrêmement bien fait.

La technologie moderne a du bon car elle permet de diffuser en différé et de produire des émissions mieux préparées. Autrefois, tout était en direct... y compris les commerciaux.

Y.B. Avez-vous été un membre actif de l'Union des artistes?

R.B. J'en ai été le vice-président, et même le président pendant quinze jours. C'était important. Radio-Canada était opposée à l'Union car elle devait payer les cachets fixés par cette dernière. Même si les sommes étaient risibles, Radio-Canada ruait dans les brancards. Finalement, Radio-Canada a été obligée de l'accepter parce que les membres de l'Union ne voulaient plus aller y travailler.

Y.B. Aujourd'hui, quelles sont les choses importantes dans votre vie?

R.B. Les grandes et belles choses de ma vie, c'est ma famille, et c'est mon métier. Mais c'est d'abord ma famille. Quand on a cinq enfants, trois garçons et deux filles, sept petits enfants tous fiers de leur nom de famille Baulu, que demander de plus?

Y.B. Votre longue carrière à la radio se poursuit toujours.

R.B. Mais oui, j'ai encore une émission sur les ondes de CKAC-Télémedia, le dimanche matin de 6 heures à 9 heures. J'y parle de tout. J'improvise. Je raconte...Je parle...Je parle...Cela fait déjà soixante ans et je suis toujours là! ♦

Le 17 août 1990, Ile-des-Sœurs

* Membre du comité de rédaction

*Le
ministère
des
Communications
présent,
depuis
20 ans,
dans
l'histoire
des
communications
au
Québec.*

Québec ::